
HOMÉLIE XII.

ÉLIE ENLEVÉ AU CIEL.

HOMÉLIE SUR 2 ROIS II, 1-12.

Or il arriva , lorsque l'Éternel voulut enlever Élie aux cieux par un tourbillon , qu'Élie et Élisée partirent de Guilgal. Et Élie dit à Élisée : Je te prie demeure ici , car l'Éternel m'envoie jusqu'à Béthel. Mais Élisée répondit : L'Éternel est vivant et mon âme est vivante que je ne te laisserai point ; ainsi ils descendirent à Béthel. Et les fils des prophètes qui étoient à Béthel sortirent vers Élisée et lui dirent : Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui l'Éternel va enlever ton Maître d'avec toi ? Et il répondit : Je le sais ; demeurez en silence , etc.

M. F., S'il est un récit propre à intéresser généralement, à nous faire éprouver une vive émotion, une satisfaction pure, entière, c'est celui d'un événement inattendu, extraordinaire, qui fait cesser les peines de l'homme juste,

assure son bonheur et l'immortalise aux yeux de ses contemporains.

Combien, sous ce rapport, le trait d'histoire que renferme notre texte a droit de nous attacher ! Quel spectacle que celui qu'il met sous nos yeux ! C'est un courageux navigateur qui, au milieu des fatigues et des périls d'un long et pénible voyage, est poussé tout-à-coup sur la rive fortunée vers laquelle se portoient son cœur, ses vœux, et dont il paroissoit encore éloigné. C'est un guerrier généreux qui, après avoir affronté la mort pour le service de son roi et soutenu presque seul l'effort de l'ennemi, au moment même où il hasarde encore ses jours, est proclamé vainqueur et reçoit la palme du triomphe ; ou pour parler sans figure, car où trouver quelque image qui ne soit trop faible en comparaison d'un tel objet ? C'est un grand serviteur de Dieu qui, après avoir long-temps vécu comme en exil, comme étranger au milieu d'une génération idolâtre ; après avoir long-temps senti la douleur et l'indignation du zèle brûler et déchirer son cœur, est introduit tout-à-coup dans cette société céleste dont l'amour divin fait la vie, où il sera éternellement heureux par le même sentiment qui lui fit verser ici-bas de si nobles larmes. C'est un prophète illustre qui, après avoir long-temps bravé le méchant et l'im-

pie avec une héroïque audace, est miraculeusement transporté dans le séjour de la gloire, sans passer par la dernière épreuve des mortels.

Comme à cette vue l'âme est à la fois consolée et ravie ! Comme ce spectacle du triomphe de la piété en réhausse le prix à nos yeux ! Comme il élève nos sentimens et nos pensées !

Appelé à vous développer les circonstances de ce grand événement, puissé-je ne pas affoiblir l'impression que sa seule idée a déjà produite en vous. Témoins du bonheur d'Élie, puissions-nous les uns et les autres imiter sa foi, ses vertus, afin d'avoir part à sa récompense. Dieu veuille que ce soit là le fruit de ce discours. Ainsi soit-il.

Lorsque Dieu voulut enlever Élie, ce prophète venoit de Guilgal. Dans cette ville étoit un séminaire de jeunes gens consacrés au Seigneur qu'Élie venoit de visiter, car aucun de ses momens n'étoit perdu pour le ciel. Doué d'une âme ardente et d'un zèle infatigable, lorsque Dieu ne l'appeloit pas à combattre l'idolâtrie, à porter ses ordres à un peuple ingrat ou à des rois impies, il travailloit dans la retraite avec moins d'éclat, mais peut-être avec plus de succès et de consolation.

Là, il formoit des élèves ; il préparoit aux

générations suivantes de dignes Ministres du Très-Haut, et par ses leçons, par son grand exemple, par son active et vigilante inspection il les affermissoit dans la foi et dans la piété. A peine arrivé de Guilgal, voyez-le se mettre en route pour Béthel, d'où il se rendra bientôt à Jéricho, afin de donner aussi ses dernières instructions aux disciples qu'il a dans ces deux villes. Il redouble d'ardeur à mesure que l'heure du départ approche; il voudroit, dans le peu de momens qui lui restent, accomplir la tâche des années que la nature lui promettoit. *Heureux, M. F., heureux le serviteur que le Maître à son arrivée trouvera faisant ainsi son devoir* (1)!

Mais pourquoi Élie use-t-il ici de quelque déguisement? Pourquoi, cachant à Élisée une partie de la vérité, paroît-il vouloir éloigner, dans une occasion si solennelle et si touchante, son disciple bien-aimé, le fidèle compagnon de sa vie? Craint-il pour Élisée et pour lui-même la douleur du moment qui doit les séparer? Un mouvement naturel d'humilité le porte-t-il à se dérober aux regards dans une circonstance qui doit terminer si glorieusement son ministère, et attacher tant d'éclat à son nom? J'avoue que dans certaines émotions de l'âme qui sont en rapport

(1) Luc XII, 43.

avec nos affections les plus profondes et les plus chères, nous sommes portés à chercher le mystère. Et si cela est vrai des émotions même qu'excitent en nous les sentimens purement humains, cela s'applique à bien plus juste titre à ce divin commerce, à ces communications intimes du fidèle avec son Dieu. Il parle avec chaleur, avec abandon de la conduite générale de la Providence, de ses grâces journalières et visibles; mais pour ces faveurs particulières par lesquelles le Seigneur se dévoile à ses regards et lui fait sentir sa présence, je ne sais quel respect, quel religieux sentiment semble lui défendre d'en parler; il en serre le souvenir dans son cœur sous le sceau du silence. Cependant, M. F., comme le prophète ne pouvoit ignorer qu'il importoit que le miracle qui alloit mettre le sceau de Dieu à son ministère fût connu, je croirois plutôt qu'il veut éprouver Élisée et s'assurer de son affection; qu'il veut par une feinte opposition à ses désirs, les enflammer davantage, et donner lieu à ses sentimens de se manifester.

Quoiqu'il en soit, Élisée s'attache à lui plus fortement que jamais, et sa détermination se prononce avec une énergie qui ôte l'espoir de la changer : *L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante que je ne te quitterai point.* Il avoit pour son maître cet attachement profond qu'ins-

pire un grand caractère à l'homme fait pour l'apprécier. Jusqu'alors sans doute il avoit été docile à ses moindres ordres; mais dans ce moment il semble méconnoître son autorité; il cède au sentiment qui le maîtrise : aucune puissance sur la terre ne pourroit obtenir de lui qu'il se privât du peu d'instans qui lui restent à passer avec un maître si cher; il ne se séparera point de lui avant l'instant fixé par le Ciel.

Cependant *les fils*, c'est-à-dire, les disciples *des prophètes sortirent vers Élisée et lui dirent : Ne savez-vous pas qu'aujourd'hui l'Éternel veut enlever votre maître ? Je le sais*, leur répond-il; *demeurez en silence*. Il ne veut pas même entrer en conversation avec eux. Quoiqu'ils lui parlent de l'objet qui l'occupe, il semble importuné de leurs discours; il veut être tout entier à Élie et à ses propres émotions; il craint aussi d'être distrait de son but, de perdre dans leur compagnie quelques instans pendant lesquels son maître peut lui être ravi. Alarmé de ses premiers refus, peut-être pense-t-il encore que si le prophète le sait instruit de l'événement qui se prépare, il mettra plus de soin à l'écartier et à se dérober à lui.

Tel n'étoit point le dessein d'Élie. Touché des sentimens de son disciple, il y répond; il y reconnoît le dessein de Dieu qui vouloit rendre Élisée

témoin de ce grand événement. On peut même supposer qu'il fut averti par l'Esprit divin que telles étoient ses vues. Il ne cherche donc plus à l'éloigner : ils s'avancent ensemble vers le lieu de la scène, tandis que d'autres disciples au nombre de cinquante les suivent de loin, et s'arrêtent dans un endroit d'où ils peuvent être témoins du miracle qui va s'opérer.

Arrivé sur les bords du Jourdain, Élie prend son manteau, et frappe les eaux du fleuve qui, se séparant aussitôt, laissent un libre passage. Dieu qui l'avoit fait agir, voulut, en ce jour de merveilles, lui donner en présence d'Élisée, et sous les yeux des cinquante spectateurs dont nous avons parlé, un gage de ce qu'il étoit sur le point de faire en sa faveur.

Dès que ce saint homme se voit seul au delà du fleuve avec son disciple chéri, ayant à cœur de lui laisser une dernière marque de sa tendresse, et persuadé que Dieu qui alloit le recevoir dans le ciel, daigneroit exaucer ses vœux en faveur de celui qui devoit le remplacer en Israël, il lui tient ce langage : *Demande ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je te sois enlevé.*

Quelle estime, quelle confiance entière cette invitation suppose ! Comme Élie devoit être certain qu'Élisée étoit incapable d'en abuser, et qu'il ne pouvoit désirer autre chose que les vrais biens !

Si un être doué d'un pouvoir surnaturel nous l'adressoit cette invitation, ne seroit-ce point un piège pour nous et le plus dangereux de tous les pièges? Toutes nos passions, se soulevant à la fois, agiteroient notre cœur, et nous ne serions arrêtés que par l'embarras de savoir à laquelle donner la préférence. Hélas! le plus religieux, le plus modéré d'entre nous, celui qui pense être le plus à l'abri des tentations de la cupidité sentiroit peut-être un vain désir de gloire ou de fortune s'élever dans son âme; il se placeroit peut-être par son choix dans une situation dont la bonté divine a voulu écarter de lui les dangers.

Élisée est supérieur à la tentation. Il ne balance point : toute son ardeur se porte vers les biens spirituels. *Je te prie*, répond-il à son maître, *que j'aie de ton esprit autant que deux.* Demande-t-il par-là une plus grande mesure des grâces divines qu'Élie lui-même n'en avoit reçu? Cette explication paroît d'abord peu naturelle : il semble qu'Élisée, disciple et admirateur d'un maître qui s'étoit montré avec tant de grandeur et d'éclat aux yeux d'Israël, ne dût rien désirer ni même rien concevoir de supérieur. On seroit tenté de penser que ce qu'il demande au prophète, c'est cette double mesure qui, sous la loi, faisoit l'héritage du fils aîné, une

portion double de celle que recevoient ses autres disciples. Mais cette opinion ne s'accordant pas avec la réponse d'Élie : *Tu demandes une chose difficile*, il faut revenir à la première qui d'ailleurs est conforme à l'événement, et croire qu'en effet, dans l'exaltation de son âme, Élisée désire un ministère plus grand encore et plus utile.

Une réflexion m'arrête cependant. Comme il ne s'agit pas seulement ici des dons sanctifiants, mais encore des dons miraculeux, n'y a-t-il pas un défaut de bienséance et de modestie chez Élisée à demander à cet égard plus qu'Élie n'avoit reçu, et à le faire lui-même le dépositaire et l'organe d'une telle requête? Mais que parlé-je de modestie? Que nous sommes petits quand nous voulons juger les grands hommes! Élisée songe-t-il à sa propre gloire? Songe-t-il à l'éclat que répandra sur lui cette double mesure de l'Esprit divin qu'il sollicite? Il ne veut que travailler à l'œuvre du Seigneur avec plus de succès, porter des coups plus terribles à cette hydre de l'idolâtrie que son maître n'a pu terrasser, braver des rois impies avec plus d'audace, exposer ses jours avec plus d'intrépidité. Il voudroit pour servir le Dieu qu'il adore, aller au delà de ce qu'il conçoit de plus grand, au delà même du possible. O sainte avidité des choses du ciel! Sainte ambition dans la voie du salut! Heureuse

l'âme que vous possédez! *Heureux*, dit le Sauveur, *ceux qui sont affamés et altérés de justice, car ils seront rassasiés* (1)!

Tu demandes une chose difficile, lui répond Élie. Remarquez ici, M. F., cette même simplicité, cet oubli de soi-même qui est si fort au-dessus de nos conceptions étroites et de nos petites bienséances. Élie parle de lui comme il parleroit d'un autre homme. Il n'y a pas plus d'orgueil dans la réponse du maître que d'ambition dans la demande du disciple. *Tu demandes une chose difficile* : tes vœux s'élèvent bien haut, il ne m'est pas permis de t'en garantir le succès : *si tu me vois enlever d'avec toi, ajoute-t-il, cela te sera accordé*. Il est vraisemblable que Dieu, à qui dans le fond de son cœur il vient de présenter la requête d'Élisée, lui inspire que tel est le signe auquel il en reconnoitra l'accomplissement.

L'Écrivain sacré n'entre pas dans un plus grand détail sur l'entretien de ces deux serviteurs de Dieu. On voudroit pouvoir suppléer à son silence. Je me représente un père vertueux prêt à quitter un fils qui lui est cher; mais l'idée que cette image fait naître n'est point assez précise. Il y a dans la relation de disciple et de maître, telle qu'elle exista jadis entre plusieurs hommes célè-

(1) Math. V, 6.

bres et de jeunes gens qui, comme Élisée, s'attachoient à eux pour en recevoir les leçons de la sagesse; il y a, dis-je, dans cette relation quelque chose de non moins tendre et de plus particulier : c'est une liaison de choix fondée sur la conformité des opinions et des sentimens : c'est une paternité de l'esprit et du cœur dont les liens sont aussi forts et plus intimes que ceux de la nature.

Voyez ce maître révérend rappeler à son jeune ami ces grands principes dont il a nourri son âme, et qu'il voudroit y imprimer en cet instant d'une manière ineffaçable. Dans cette dernière leçon qu'il lui donne, il cherche à rassembler toutes ses leçons; il les sanctionne par la force du sentiment qui l'anime, par l'autorité de la circonstance où il est placé. Il lui montre la vie et la mort, le temps et l'éternité, comme il les voit dans cette heure solennelle. Avec quelle religieuse émotion son disciple l'écoute! Ce n'est plus un homme qui lui parle; c'est un mourant, ou plutôt c'est un bienheureux, c'est un immortel dont le triomphe se prépare, et sur le front duquel il croit voir briller quelques rayons de la gloire céleste. Quels mouvemens d'admiration, de douleur, d'amour transportent et déchirent tour à tour son cœur!

Mais je ne peins qu'un homme qui se sépare

d'un autre homme, un particulier d'un autre particulier. Il y a plus ici : c'est un Ministre du Seigneur dont la course est achevée, et qui remet à un autre Ministre du Seigneur le dépôt redoutable dont il fut chargé jusqu'à cette heure, le dépôt de ces âmes qui furent l'objet de tant de soins, de tant d'inquiétudes, de tant de veilles et de travaux. Il lui rappelle la responsabilité terrible qui va peser sur sa tête. Il élève son âme par l'idée de ce Dieu au nom duquel il parlera, dont il doit faire respecter les lois et avancer le règne. Peut-être, M. F., nous trompons-nous encore. Toutes les conjectures que nous formons sont tirées des sentimens naturels et communs; nous ne pouvons nous élever à la hauteur où les prophètes étoient placés. Élie n'avoit rien à rappeler à Élisée; il n'avoit rien à lui recommander; leurs âmes s'entendoient; il lui laissoit son esprit, l'Esprit du Seigneur; ils s'entretenoient du prodige qui alloit avoir lieu, de ce monde à venir où Élie alloit être transporté; tous les mouvemens de leur cœur étoient suspendus par cette attente; leurs discours étoient interrompus, coupés par ce saisissement, cette émotion que donne l'approche d'un grand événement.

Cependant le moment arrive. Tout-à-coup une nuée rayonnante descend du ciel sous la forme

d'un char de feu : messagère de ce Dieu qui dispose à son gré de tous les objets de la nature , qui peut ôter au feu son activité dévorante ou faire subir d'avance au corps du prophète la transformation promise aux élus , elle vient le chercher de sa part , et le transporte aux pieds de l'Éternel.

Le voilà donc ce fidèle serviteur de Dieu qui défendit ses droits avec tant de zèle , et chérit sa gloire avec tant d'ardeur , le voilà reçu dans cette douce société des anges avec laquelle il sympathisoit d'avance ! Il est admis dans un séjour où le règne de Dieu est universellement établi ; il est admis dans le séjour même de sa gloire ; tous ses sens en sont frappés et ravis ; tous les objets la réfléchissent ; toutes les bouches la chantent ; tous les cœurs en sont pénétrés. O ravissant accord des âmes et des voix , que vous avez de charme pour celui qui désiroit la mort lorsqu'il croyoit être *demeuré seul à servir l'Éternel !* Mais est-ce à nous , faibles mortels , à vouloir dépeindre son bonheur ? Bornons-nous à ce seul trait , il est admis en la présence de Dieu ; tous les voiles se lèvent ; toutes les barrières tombent ; *il voit Dieu*. Ame sainte et pure ! Va te réunir au grand Être dont tu émanes. Puisse à la source des délices tout le bonheur qu'un enfant d'Adam peut goûter. Un

jour tu repaîtras pour quelques instans sur la terre avec un corps glorifié. Dans l'accomplissement des temps, lorsque *le grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair* (1), sera révélé aux hommes, tu viendras rendre hommage au Seigneur sur le Tabor. Tu viendras avec Moïse contempler celui dont *les souffrances et la gloire furent l'objet de vos recherches et de vos méditations* (2). Tu viendras annoncer au monde que la loi et les prophètes vont faire place à l'Évangile, que *la grâce et la vérité sont publiées par Jésus* (3).

M. F., avant de nous livrer aux réflexions, aux sentimens que ce trait de l'histoire sainte doit nous inspirer, revenons pour un moment à Élisée.

Les derniers discours de son maître, les espérances qu'il lui avoit permis de concevoir, avoient élevé son âme, soutenu sa constance; le spectacle merveilleux dont il venoit d'être témoin, l'avoit distrait de sa propre situation et jeté en quelque sorte hors de lui-même; mais au moment où il voit Élie se dérober à ses regards, l'humanité reprend ses droits; il sent la blessure que lui fait cette séparation; il sent l'abandon
où

(1) Tim. III, 16.

(2) 1 Pier. I, 10.

(3) Jean I, 17.

où il demeure et la perte que fait Israël ; il pleure sur lui-même et sur son pays. *Mon père, s'écrie-t-il, mon père, char d'Israël et sa cavalerie !*

Mon père, mon père ! C'est le cri de la nature, lorsque la mort brise les liens qui nous attachent à ceux que nous aimons. Et ne les reconnoissez-vous pas ces accens de la douleur, vous que la Providence a appelés à ce genre d'épreuve ? Vous qui avez vu s'échapper de vos bras une personne à qui votre âme étoit unie ! Vous surtout qui, comme Élisée, avez perdu un ami vertueux, un père spirituel avec qui vous aviez accoutumé de vivre, de penser, de sentir ! Mais il est peu d'hommes qui puissent comprendre tout ce que perdoit Élisée : il est peu d'hommes qui aient possédé, du moins à quelques égards, un trésor pareil au sien, et qui aient été assez favorisés du Ciel pour pouvoir faire une semblable perte.

Presqu'au même instant, Élisée s'élève à un sentiment plus noble encore, à une considération plus haute. Il oublie son propre malheur pour déplorer celui de sa nation. *Mon père, char d'Israël et sa cavalerie !* Tu nous es donc enlevé, o toi qui nous servois de défenseur et de rempart ! Toi qui étois pour nous plus que nos chars de guerre et toute notre cavalerie ! Ainsi

cet Élisée qui a désiré de remplacer son maître dans sa patrie, croit en cet instant ne pouvoir rien pour elle. Il ne pense point qu'il va lui rendre un autre Élie. Il oublie, et qu'il montre bien en cela qu'aucun intérêt personnel n'entra dans ses vœux ! il oublie que ce spectacle même dont il est frappé est le gage du succès de sa requête ; il ne voit que ce qui est enlevé à Israël.

Quelle perte en effet pour une nation que celle d'un grand serviteur de Dieu, sur le front duquel se peint la religion dans toute sa majesté ; dont les mains, comme celles de Moïse, s'élèvent au ciel pour écarter ses fléaux ; qui par sa seule présence protège, consacre une terre profanée, et couvre la multitude des pécheurs, tandis qu'opposant aux vices du siècle son courage et son intégrité, il réprime le scandale avec un zèle que rien n'intimide !

Quelle perte que celle d'un pasteur fidèle qui force l'impie à respecter la piété, à croire à la vertu ; qui gagne des âmes à son Maître par la double autorité, par le double attrait de ses paroles et de son exemple, et, comme Élie, forme de jeunes disciples par ses persuasives leçons ! Hélas ! M. F., lorsque nous voyons disparaître du milieu de nous quelqu'un de ces Ministres du Seigneur dont nous écoutions avec empressement les discours énergiques ou les douces et sages

Instructions , n'envisageons - nous pas ce coup comme un jugement du Ciel sur notre Église ? Ne sentons-nous pas le vide , l'abandon où nous laisse un tel homme ? N'oublions-nous pas , dans cet instant , tout ce qui nous reste ? Ne répétons-nous pas au fond de nos cœurs cette triste complainte ? *Mon père , mon père , char d'Israël et sa cavalerie !*

N'est-ce pas ce que nous éprouvons encore lorsque la mort nous ravit un de ces hommes dont la simplicité , la bienfaisance , la foi , la piété rappeloient le temps de nos pères ; un de ces Genevois des anciens jours , dont les principes n'avoient point été dépravés par cette fausse philosophie *qui n'est pas selon Christ* , dont les mœurs n'avoient point été altérées par l'alliage des mœurs nouvelles ? Qu'il seroit insensible celui qui verroit avec indifférence la perte d'un tel homme , qui contemplerait sans émotion le cercueil où repose sa dépouille mortelle , à qui l'on pourroit adresser ce reproche : *Le juste est mort , et vous n'y prenez point garde ! Les gens de bien sont recueillis , et vous n'y faites point attention* (1) ! Pénétrés d'une mélancolie profonde , ceux dont le cœur s'intéresse encore à Sion s'écrient avec Elisée : *Mon père , mon père !*

(1) Es. LVII, 1.

Ah ! Seigneur , si nos infidélités ont allumé ta colère , si tu as résolu de nous châtier encore , du moins , nous t'en supplions , ne nous enlève pas avant le temps les justes qui nous restent , ces justes qui sont pour nous un gage de ta miséricorde et de ton support.

C'est un grand événement sans doute que celui dont nous vous avons entretenus. Il semble qu'en se le retraçant on partage les émotions que durent éprouver ceux qui en furent témoins. Le ciel s'ouvrant pour recevoir le juste ! Le juste allant habiter le séjour du Maître de l'univers , et s'associer en quelque sorte à la gloire , au bonheur de Dieu même ! Certes , l'esprit humain ne peut s'élever plus haut ni rien concevoir de plus grand.

Chez les peuples anciens lorsque la reconnaissance publique voulut honorer les héros d'une manière éclatante et la flatterie exalter les grands , elle en fit , après leur mort , des habitants du ciel. Il étoit réservé à la religion qui ne voit rien de trop élevé pour en composer le sort à venir de l'homme , il lui étoit réservé de réaliser une telle apothéose. Déjà sous la loi , pour faire pressentir aux hommes les brillantes destinées du juste , pour tourner vers un monde meilleur leurs vœux et leurs pensées , Dieu trans-

porta miraculeusement au ciel. Énoch et Élie. Dans l'accomplissement des temps, Jésus, le Prince de la vie et de l'immortalité, par son ascension glorieuse, a mis le sceau à nos espérances. Tremblans, émus, comme Élisée, ses Apôtres le virent s'élever majestueusement dans les airs, et se dérober à leurs avides regards. Il est monté dans ces demeures célestes comme notre Représentant. Il y est monté pour nous frayer la route, et comme il daigne s'exprimer, *pour nous y préparer une place* (1).

Ce n'est donc point un vain spectacle, un spectacle étranger à votre propre histoire que nous vous avons présenté. Ministres de Jésus, nous avons le droit, l'heureux droit de vous dire : Levez les yeux vers le ciel ; c'est votre patrie ; c'est là que votre Rédempteur vous attend. Vous tous, qui que vous soyez, obscurs, inconnus peut-être sur cette terre, en butte à tous les maux de l'humanité, vous êtes citoyens du ciel ; il dépend de vous d'y entrer, si ce n'est pas avec la pompe d'Élie, du moins avec la même certitude d'y trouver le bonheur.

Mais pour répondre à une telle destinée, pour oser y prétendre, quels ne devons-nous pas être ! voyez ce qu'étoit Élie. C'étoit une de ces âmes

(1) Jean XIV, 2.

élevées et généreuses qui ne peuvent être agitées que par de nobles passions ; qui ne peuvent être fortement touchées que des grands intérêts de la religion et de la patrie , que l'exemple ne peut entamer ; dont la vertu est d'autant plus entière , d'autant plus énergique qu'elle a plus de résistance à vaincre et d'assauts à soutenir. Adorateur du vrai Dieu , au milieu d'un peuple infidèle , il s'abandonnoit à une mélancolie profonde , non par la considération de ses propres peines , sentiment trop commun aux âmes égoïstes ou faibles , mais à cause des outrages dont son Dieu étoit l'objet ; et cependant loin de se laisser aller au découragement , son zèle et son activité s'animoient davantage , comme un guerrier magnanime demeuré seul à défendre un poste , sent redoubler ses forces et son ardeur.

Chrétiens , nous vivons , comme Élie , dans un siècle où il y a peu de vrais adorateurs. Nous voyons l'impiété , le luxe , les plaisirs , les richesses , les dieux étrangers disputer , ravir au Dieu de nos pères les hommages qui lui sont dus. Où sont ceux qui s'affligent , qui s'indignent à cette vue , qui en font l'amertume de leur vie , leur douleur la plus sensible ?

Je sais que toutes les âmes ne sont pas douées au même degré , de sensibilité , d'énergie ; mais je sais aussi que Dieu veut ; et gardons nous de

Oublier, car c'est là le grand commandement ; Dieu veut que chacun , suivant ses forces , se dévoue à lui tout entier , et sente prédominer dans son âme sur tout autre sentiment, l'amour de son nom et l'intérêt de sa gloire. Il veut que *rachetés à grand prix nous le glorifions dans nos corps et dans nos esprits qui lui appartiennent* (1). Il veut que *nous brillions comme des flambeaux dans le monde, y portant la parole de vie* (2).

Où êtes-vous donc, Chrétiens généreux qu'on voit émus à jalousie pour l'Éternel, et dont la ferveur se rallume par l'infidélité générale ?

Ah ! M. F. , que nous aurions besoin de tels hommes ! Quand furent-ils plus nécessaires pour rallier les esprits , pour donner aux âmes engourdies quelque ressort, pour rendre à l'Église entière ce principe de vie qui n'agit encore que sur le plus petit nombre ; ce principe de vie sans lequel , malgré le changement des circonstances , l'espoir ne peut renaître dans l'âme des enfans de Dieu.

N'en doutez pas Chrétiens ; ce qui nous perd, ce ne sont point les attentats des ennemis de la religion ; ce ne sont point les troubles religieux , les schismes , les hérésies. Le Tout-Puissant sait

(1) 1 Corinth. VI, 20.

(2) Philip. II, 15.

faire servir toutes ces choses à sa gloire : il sait en tirer son triomphe. Ce qui nous perd, c'est la tiédeur qui, comme un ulcère secret, ronge et dévore plusieurs de ceux qui se disent Chrétiens ; la tiédeur qui ne laisse plus de prise à la religion ; qui, semblable à la rouille, émousse les armes de la foi, émousse *l'épée de la parole*, cette *épée à deux tranchans*, dont parle l'Écriture, et l'empêche de pénétrer dans les cœurs. Quand est-ce que les prédicateurs de l'Évangile réussissent à faire quelque impression sur ceux qui les écoutent ? C'est lorsqu'ils touchent aux intérêts du temps, qu'ils font allusion à des pertes, à des calamités temporelles. Alors une commotion rapide, électrique frappe toutes les âmes à la fois ; les cœurs s'émeuvent, les larmes coulent. Mais dès qu'ils parlent seulement du salut, de l'éternité, la plus grande partie de leur auditoire retombe dans une langueur glaciale. Si pour sujet de ce discours j'avois choisi l'histoire d'un homme qui, par son courage et sa persévérance, se fût fait un sort brillant dans le monde ; si je vous avois prouvé qu'en déployant les mêmes efforts, vous pouvez obtenir le même succès, je serois sûr de vous avoir tous fortement remués, de vous avoir tous enflammés d'une vive et profonde émulation ; mais je vous ai fait *considérer les choses invisibles qui*

sont éternelles ; je vous ai présenté l'exemple d'un grand serviteur de Dieu qui reçoit une couronne immortelle, qui est mis en possession de cette félicité sans mesure et sans mélange, comme on ne la goûte jamais ici-bas, de cette félicité dont la seule idée devrait remplir nos âmes de la crainte d'en être privé, du désir de l'obtenir un jour ; et je me trouverois heureux de penser que quelques-uns de ceux qui m'écou- tent ont été touchés à salut, ont arrêté avec eux-mêmes et sous les yeux du Seigneur, le noble projet de lui consacrer une ardeur plus vive, une fidélité plus inviolable.

Ne croyez pas cependant, o vous qui n'éprou- vez qu'indifférence pour les choses du ciel, ne croyez pas que vous soyez libres de ne pas en- trer dans cette carrière que la religion vous ou- vre ; libres de ne pas concourir pour la palme qu'elle vous offre, et de l'abandonner à de plus ambitieux. Non, non ; on ne se refuse point impunément à cette grande destinée ; on ne mé- prise point impunément un tel bienfait. Nous sommes placés dans l'alternative de la grâce ou de la vengeance, de l'amour ou de la colère, du malheur ou de la félicité. La vie humaine a né- cessairement pour terme ou la fin glorieuse d'Élie ou le sort du mauvais serviteur. *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ; il donnera la vie*

éternelle à ceux qui , par la persévérance dans les bonnes œuvres , cherchent la gloire , l'honneur et l'immortalité ; mais pour les esprits qui ne se rendent point à la vérité et qui obéissent à l'injustice , il leur fera sentir son indignation et sa colère (1).

Terrible situation que celle des Ministres du Seigneur, lorsque frappés, saisis de cette pensée redoutable, ils voudroient en pénétrer leurs frères, et ne peuvent réussir à les émouvoir ! Parce que nous ne parlons pas aux sens de nos auditeurs, nous ébranlons à peine la superficie de leur âme : il semble que cette éternité que nous leur présentons, est une chose qui les touche peu ; il semble que nous les entretenons d'un avenir éloigné, incertain.

Éloigné, incertain ! Eh ! ne voyez-vous pas imprimée sur votre front la main du temps qui vous entraîne dans sa course ? Ne voyez-vous pas les changemens qu'il a opérés dans tout ce qui nous environne ? Ne voyez-vous pas cette génération nouvelle qui marche sur vos pas, qui vous presse et vous pousse ? Ne voyez-vous pas ceux qui tombent autour de vous ? Chaque coup que la mort frappe à vos côtés est un appel ; c'est une voix, une voix énergique qui crie :

(1) Rom. II, 6-8.

chacun de vous : Ton tour viendra bientôt ; prépare-toi à rendre compte : *Dispose de ta maison, car tu vas mourir* (1). Le monde passe ; la vie n'est qu'un songe ; rien n'est stable, rien n'existe que Dieu et l'éternité, . . . Ah ! Seigneur, ouvre toi-même notre âme à ces avertissemens solennels. *Donne-nous de connoltre notre fin ; fais-nous sentir combien est courte notre durée* (2).

O vous qui vivez dans l'oubli de l'éternité ; vous qui n'avez point songé jusqu'ici à la tâche qui vous est imposée, hâtez-vous de réparer le temps perdu ! Il n'est point trop tard encore : *Jésus est toujours puissant pour sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui* (3) ; mais c'est peut-être pour vous la dernière heure. *Veillez et priez*, pour n'être pas surpris.

Et vous, fidèles, qui marchez ici-bas par la foi, qui vous soutenez par l'espérance, qui vous dirigez par la pensée de ce monde meilleur, de cette terre plus heureuse où nous avons vu Élie transporté, que cette méditation serve aussi à réveiller votre zèle, votre vigilance, votre ardeur pour la prière ! Foibles mortels que nous sommes, où est celui qui n'a pas besoin de remonter sou-

(1) Es. XXXVIII, 1.

(2) Ps. XXXIX, 5.

(3) Hébr. VII, 25.

vent son âme , de renouveler ses résolutions , d'appeler le Seigneur à son aide , et de lui demander une nouvelle mesure de son Esprit ?

Que ce soit là le fruit de ce discours. Que chacun de nous remporte de ce temple un sentiment profond du prix de l'éternité , de la nécessité pressante de s'en occuper. Que désormais ce sentiment paroisse dans toute notre conduite. *Soyons fermes , inébranlables , abondans de plus en plus dans l'œuvre du Seigneur , puisque nous savons que notre travail ne sera pas sans récompense auprès du Seigneur* (1). Et quand le moment sera venu , puissiez-vous tous , M. C. F. , voir votre lit de mort se changer en char de triomphe. Puissiez-vous donner alors à votre famille , à vos amis , le plus beau des spectacles , le spectacle du chrétien mourant. Puissiez-vous , tandis que votre corps soutiendra les derniers combats de la nature , sentir dans votre âme l'impression de l'éternelle paix , voir Celui que vous aimez , en qui vous avez cru , votre Sauveur , vous tendre les bras , et le ciel s'ouvrir pour vous recevoir. Amen. Amen.

(1) 1 Cor XV, 58.
